

## Mostar

### Un vieil homme et un trait d'union

Mostar. Bosnie-Herzégovine. 9 novembre 1993. Dans le matin enfumé, le son des fusils-mitrailleurs déchire l'air. Le tonnerre retentit. Almir Balić est brusquement tiré de son sommeil. Son vieux corps de huit décennies semble monté sur ressort. Le grondement réel du ciel se dissocie de celui du rêve dont il émerge. Un mince laps de temps s'écoule avant que tout redevienne net, mais déjà, il n'a aucun doute. Il sait ce qui vient de se produire; son visage s'en ride encore un peu plus. Un instant il regarde les vestiges épars de son désespoir : les assiettes, les bols sales, empilés, pêle-mêle; une couverture rongée; un amoncellement de bouteilles... Un rouge aux trois quarts vide retient son œil un court instant; sa poitrine se serre, sa vue se trouble. Une violente douleur lui déchire le cœur, le traverse verticalement, comme la foudre. Il reste là un moment, raidi, hésitant. À quoi bon? pense-t-il. Et pourtant il en a la certitude : il doit déplacer sa frêle carcasse vers les grondements de l'orage. Vers le déchaînement des feux. Un nouveau coup de tonnerre le remet en mouvement. Sans attendre, il saisit son manteau et sort de l'appartement. Une lumière grise éclaire la cage d'escalier. Deux paliers plus bas, un mur passe au tamis la lumière du jour. Les balles rongent toute la ville.

Dehors, le ciel est bleu. Un mirage qui camoufle la terreur. On n'entend que le saccage arythmique des AK-47. Une odeur de sang taraude les narines. Dissimulées derrière des rideaux, quelques silhouettes suivent la progression d'Almir dans la cité déserte. *Tonnerre*. Prenant à gauche sur la Braće Fejića, Almir descend la rue en direction de la rivière. Ses pieds s'égarent sur les débris qui jonchent la voie. Des deux côtés, les façades ne sont plus que des constellations de cratères. *Tonnerre*. Le temps se fait court, comme le souffle d'Almir. Sa vue se voile dans un

sursaut de rage. Toutes ces années à maintenir solide le passé, toutes ces années de labeur, soufflées par l'hystérie collective. La vieille ville passe dans une tempête de poussière. Des deux côtés de la vallée, les voix des canons se répondent. Comme inconscient du danger, Almir avance dans un nouveau grondement. Des combattants, abrités derrière un muret le regardent passer, hébétés. L'un des Bosniaques s'approche timidement pour le retenir, mais déjà il est hors d'atteinte; de toute atteinte semble-t-il, même de celle des balles. Le décor se fait plus ravagé. Almir semble seul en scène. *Tonnerre*. Il fixe un regard impérieux sur le ravin qui sépare les deux peuples maintenant ennemis. Il les arrêtera, ils s'en rendront bien compte. Il a pour lui l'entêtement des vieillards. Aux abords de la Neretva, il prend vers le sud, guidé par le nuage de poussière en suspension au-dessus du lit de la rivière. Nouvelle détonation, nouvelle colonne de poussière; le pont tressaille sous l'impact. Son pont! Almir court, désarticulé, les traits ravagés. Il a passé sa vie à restaurer le Stari Most. Tous les jeux de la lumière sur ses pierres, il les connaît. Aux creux de ses mains, il porte le sceau du pont. Devrait-il maintenant se taire? Le regarder être mis en pièce? *Tonnerre*. Un nouvel obus percute le dos-d'âne du pont. Almir se précipite, espérant arrêter le massacre des artilleurs.

Apparaissant sur le Stari Most, il marche vers le centre du pont dans un enchevêtrement de débris. À peine quelques secondes plus tard, il est plaqué au sol par le souffle d'un nouvel obus. Péniblement, il se redresse en tâtant ses poches et finit par en extraire un mouchoir blanc, mince bouclier contre la destruction. Par ses assauts contre le Stari Most, trait d'union entre orient et occident, un peuple se nie, se déchire, s'annihile. Seul, avec son dérisoire carré blanc, Almir supplie. La poussière colle sur ses larmes; chair du pont contre sa peau. Au milieu du claquement des kalachnikovs, un vrombissement fend l'air, arrache au pont quelques pierres. Almir en a le dos plaqué contre le parapet. Il n'entend plus rien. Il a perdu son mouchoir de paix. Une douleur aigüe lui enserre la poitrine. Hurlant, il se relève en faisant de grands gestes inutiles.

Surchauffé, l'air siffle et Almir tombe à la renverse. Son cœur le lâche. Crise cardiaque au milieu du pont... Pourtant, lorsqu'il écarte sa main crispée, le sang jaillit du point d'entrée de la balle. Sa tête, l'univers entier tourne. Quand tout ce qu'on a aimé s'effrite, quand le passé s'effondre sous les assauts d'un moment de démence, il ne reste plus qu'à sombrer soi-même dans le néant. Le tonnerre gronde encore quelque part... Almir Balić sent qu'il s'enfonce, emporté dans un lieu flou, incertain, d'une apesanteur cinétique. Fermant les yeux, il ne ressent plus rien sinon le froid glacial de l'abîme liquide. De si loin, les caméras des télévisions ne captent pas le petit vieux qui tombe avec le pont.

### **Le monde circulaire**

Avec précaution il se redresse, prenant bien garde à ce que sa tête ne dépasse pas l'arrête du mur effondré. Il a un peu froid après cette nuit passée à la belle étoile dans une chambre sans toit. Il s'étire un instant, puis se ramassant sur lui-même, il tire sa couverture informe et essaie vainement de s'en couvrir. La chaleur lui manque. Une cigarette aidera peut-être. Il en grille une dans l'espoir de se réchauffer. Rien n'y fait en ce matin de novembre. Les montagnes semblent trop proches, trop oppressantes pour l'esprit; il grelotte. Il jette un regard circulaire sur la pièce vide. Par terre, tout près de lui, gît une peluche dont la tête est à moitié détachée. Il sépare celle-ci de son tronc. Un sourire amer s'accroche à ses lèvres. Aleksa Matvejević ne se considère plus comme un enfant; à dix-neuf il n'est pas un homme non plus. Il est ailleurs ou autre chose... un patriote... un chasseur... un prédateur. Il est au-delà de toutes ces considérations : c'est un surhomme. Sortant de sa poche une flasque de vodka frelatée, Aleksa espère un réveil percutant, mais aussi un début d'oubli, de détachement. Pourtant seule la gorge lui brûle. Une deuxième,

puis une troisième cigarette sont réduites en cendres. Aleksa rampe jusqu'à une trouée et jette un bref coup d'œil à la ville en contrebas.

Dans la cité, rien ne bouge. Seul le son régulier et apaisant de la Neretva lui parvient. Ces instants à vide l'ennuient. Chaque fois, ils lui imposent une question qu'il tente d'écarter. Aleksa songe avec horreur à ce qu'il fera après la guerre... Après la guerre... Après... comme toujours, il n'y a rien. Pas d'avenir, pas de possibles. La guerre ne doit pas cesser. C'est la seule solution face à l'angoisse qui le tenaille. Au point du jour, un obus explose et Aleksa ne peut s'empêcher de sursauter. Il regarde par l'ouverture sur sa gauche et ne voit qu'un nuage de poussière en suspension devant le Stari Most. Une seconde explosion lui fait comprendre que le vieux pont sera finalement détruit. Les symboles ne doivent pas subsister, la guerre est totale. Ne reste qu'une perdition absolue, où tout doit être anéanti, jusqu'à son être même. Le dos appuyé sur la muraille, Aleksa est saisi de vertige. Il se reconnaît dans ce nihilisme exacerbé, dans cette chute. Le son des combats reprend. D'un geste rapide il tend le bras, ramasse son fusil. Il se traîne vers une fente qui fait face au pont et, à la dérobée, scrute la cité. D'ici ce sera parfait.

Avec le canon de son fusil pointé sur la ville, Aleksa occupe une jolie position. Toutefois, il n'est pas là pour le paysage. Il préfère le confinement. Pour Aleksa, le monde redevient, comme chaque jour, circulaire. L'œil gauche dans le viseur, l'index droit sur la gâchette, il reprend la position dans laquelle il se sent tout-puissant. Il a pouvoir de vie et de mort. Il est Dieu. Le pont continue de recevoir les obus croates sans broncher, les uns après les autres; seul le nuage de poussière indique la blessure. Aleksa contemple la destruction dans son cercle de vision, à l'abri, en vase clos. Le monde se limite en fait à ce cercle. Rien ne peut lui arriver qu'il n'ait vu venir. Après un moment, lassé de voir que le pont tient bon, il se met à parcourir de la pointe de son arme les rues de la ville. Il entend des tirs, mais ne trouve personne à frapper de son jugement. Il retire un moment son œil du télescope pour étouffer un bâillement, puis reporte son

regard sur la cité. Descendant lentement la rive opposée, la mire tourne sur le pont pour y découvrir un homme faisant de grands gestes, un mouchoir blanc à la main. Aleksa, un sourire en coin, regarde le vieil homme s'agiter; il le détaille, prenant son temps, savourant l'instant divin. Étrangement, son visage ne lui semble pas inconnu... Le pont est secoué par un nouvel impact. Alors que le nuage se dissipe, l'homme, tombé à la renverse, cherche partout son mouchoir. Il le voit nettement se relever et hurler. Sa voix ne l'atteint pas, seule l'image se fixe. À cet instant, Aleksa presse la détente. Puis tout se passe très vite. Il reconnaît le vieillard. Retirant brusquement son œil du viseur, les traits de l'homme qui s'effondre surgissent d'un lointain passé : une vieille connaissance qui l'amenait, enfant, jouer dans les bâtiments qu'il restaurait, lui expliquant une foule de choses sur l'histoire de la ville... Quand on met toute sa peine et sa rage au cœur des balles, quand l'avenir n'est plus que la pointe d'un fusil, il ne reste plus qu'à plonger tête première dans l'abîme... Un ultime obus atteint le pont en son centre. Dans le gras fracas et le tourbillon de poussière qui s'ensuit, le pont disparaît emportant avec lui le vieil homme dans les flots de la Neretva. La pointe de regret qu'un moment Aleksa ressent s'efface quand il ferme les yeux. Une fébrilité rageuse s'empare de lui. Il ne saurait dire si c'est au sujet du petit vieux ou du pont. Le monde redevient circulaire; c'est la guerre, il est soldat, il doit se chercher une nouvelle victime.